

Malcomson, Robert W. *Nuclear Fallacies : How We Have Been Misguided since Hiroshima*. Montreal, McGill-Queen's University Press, 1985, 164 p.

Stanislav Kirschbaum

Volume 17, numéro 1, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701983ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701983ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kirschbaum, S. (1986). Compte rendu de [Malcomson, Robert W. *Nuclear Fallacies : How We Have Been Misguided since Hiroshima*. Montreal, McGill-Queen's University Press, 1985, 164 p.] *Études internationales*, 17(1), 200–202. <https://doi.org/10.7202/701983ar>

les pouvoirs de changer quoi que ce soit sont mal intentionnés. Il y a des bons et des méchants. C'est une vision manichéenne du phénomène qui conduit à des jugements simplistes et primitifs, qui n'ajoute rien à ce que tout le monde connaît déjà, et qui ne fait que choquer les âmes sensibles. Non pas que les faits rapportés par Dumont soient faussés; au contraire, ils sont exacts et expriment bien l'extrême pauvreté qui sévit dans ces pays. Sur ce point, l'ouvrage n'est pas sans intérêt. Là cependant où il perd de sa saveur au point d'en devenir indigeste, c'est lorsque l'auteur se met à interpréter. Il se laisse alors emporter par des jugements ethnocentriques parfaitement comparables à ceux qui troublaient la vue et l'esprit des bons pères jésuites qui ont écrit bien des âneries sur le compte des Indiens d'Amérique. À défaut de comprendre le sens que les autochtones prêtent à leurs actes, il s'offusque contre ce qui lui semble être la bêtise ou encore s'acharne à diminuer et ridiculiser leurs pratiques culturelles. Tantôt, il reproche aux imams musulmans d'entretenir la pauvreté en s'objectant à l'éclosion du progrès, tantôt il confond corruption et filiation parentale étendue, tantôt il épilogue sur les souffrances atroces que ces gens pourraient éviter s'ils savaient s'y prendre correctement et s'ils abandonnaient certaines manies qui sont contraires à l'accumulation des biens.

Évidemment, il ne s'agit pas de se prononcer sur les valeurs qui habitent les gens de ces pays, mais de comprendre les pratiques qu'elles animent, les gestes qu'elles provoquent et le sens qu'elles leur confèrent. Et maladroitement, Dumont écarte ces questions du revers de la main. Par exemple, il ne s'intéresse pas à la perception que les Bangalais ou les Népalais ont de la pauvreté comme expérience vécue quotidiennement. Il ne cherche pas à comprendre les règles qui régissent ces sociétés. Les réseaux d'échange et de parenté l'indiffèrent totalement. Le sens que les acteurs investissent dans le monde ne le préoccupe pas et pourquoi en serait-il ainsi puisqu'il a tout compris d'avance. Il n'étudie pas, il professe. Il ne cherche pas la vérité, il l'a déjà. En tentant d'imposer sa rhétorique dans le champ des influences et de l'explica-

tion du monde, Dumont fait preuve de messianisme et de colonialisme idéologique.

Si Dumont semble avoir réponse à tout, il y a quand même un sujet qui le travaille. Il s'interroge sur le fait que les paysans escroqués par les usuriers ne se révoltent pas. Pas plus que ne se soulèvent les femmes dominées par les hommes et que ne s'insurgent les démunis écrasés par les nantis. Cette façon de courber l'échine face à la domination renverse complètement Dumont. L'absence de combat ou de velléité de combat pour se relever de cet état de pauvreté chronique le mystifie. Il ne s'explique pas cette soumission et ce fatalisme. Or, s'il avait su approfondir cette question, et seulement celle-là, il n'aurait pas écrit son livre comme il l'a fait. Il se serait salutairement ouvert à tout un champ de connaissances qui lui échappe et qui s'appelle l'anthropologie. Il aurait sans doute délaissé la propagande pour contribuer à une meilleure compréhension de cette pauvreté qu'il ne fait que dénoncer. En somme, par sa démarche Dumont démontre bien que la vertu n'est pas la voie idéale pour parvenir à la connaissance.

Luc CYR

*Département de sociologie
Université Laval, Québec*

ÉTUDES STRATÉGIQUES ET MILITAIRES

MALCOMSON, Robert W. *Nuclear Fallacies: How We Have Been Misguided Since Hiroshima*. Montreal, McGill-Queen's University Press, 1985, 164 p.

La qualité et la quantité d'armements nucléaires des deux super-puissances ont provoqué depuis un certain temps un débat qui est à la fois rétrospectif et prospectif. D'aucuns se penchent sur l'origine de la course aux armements, d'autres examinent la théorie et la pratique de la dissuasion alors que certains mettent l'accent avant tout sur l'aspect politique des relations soviéto-américaines dont la course aux armements et la dissuasion ne sont

que le reflet et le prolongement. En un sens, Robert Malcomson, historien à l'Université Queen's, aborde tous ces aspects de la situation nucléaire contemporaine. Son essai est un plaidoyer en faveur d'une nouvelle approche sur la question des armements nucléaires et ressemble quelque peu à l'essai de Stephen King-Hall que nous avons examiné dans un numéro précédent. Si son encouragement à une relance du processus diplomatique et à l'abandon de la militarisation inébranlable des sociétés modernes sera reçu vraisemblablement sans réserve, il n'est pas certain qu'il en soit ainsi pour ce qui est de sa démarche intellectuelle et de son argumentation.

L'essai débute avec une présentation très habile de la nouvelle situation que la bombe atomique a créée. Il s'agit en fait d'arguments qui sont aujourd'hui monnaie courante: le niveau de destruction est sans limites; la vulnérabilité est universelle; la destruction sera mutuelle; et la planète sera inhabitable. En somme il y a rupture entre les moyens militaires et les fins politiques. Ce qui a empêché les hommes politiques de tirer les conclusions logiques de cette nouvelle situation, c'est la doctrine de dissuasion. Selon Malcomson, celle-ci reste tributaire d'une perception antérieure qui met l'accent sur les moyens militaires comme fondements de la sécurité nationale.

L'auteur rend les Américains responsables de la situation contemporaine. À son avis, non seulement ont-ils toujours accepté les avantages politiques que la possession d'armements nucléaires leur offrait, mais ils ont même menacé de les utiliser. Cependant il ne donne pas d'exemples précis et accepte sans réserve les jugements de certains historiens américains de gauche. Qui plus est, ce sont les Américains qui sont pour lui à l'origine et responsables de la course aux armements. Malcomson fonde son argument sur la nature de la menace soviétique: le refus de la part des États-Unis de reconnaître le bien-fondé des besoins de sécurité de l'URSS a forcé les Soviétiques d'être en posture agressive permanente, surtout face à la doctrine militaire américaine de riposte massive (*massive retaliation*). Celle-ci les a obligé à déve-

lopper leur capacité nucléaire. Il en a résulté non seulement la perpétuation de la course aux armements, mais aussi une certaine paralysie dans le développement de la doctrine de dissuasion.

L'argumentation de Malcomson pose deux problèmes. En premier lieu, il ne met pas la doctrine de dissuasion dans son contexte historique et politique. Lorsqu'elle est vue ainsi, elle reflète tous les développements depuis 1945 des relations soviéto-américaines et de la technologie moderne. Tant qu'il ne devint pas clair jusqu'à quel point la situation contemporaine est dangereuse, tant pour le public que pour les hommes politiques, la doctrine de dissuasion restait acceptable, les critiques perspicaces nonobstant. Une argumentation à rebours comme celle de Malcomson ne nous semble pas justifiée et est dangereuse parce qu'elle n'encourage pas la recherche de nouvelles solutions à cause de son jugement moral rétrospectif.

Le deuxième problème a trait à la menace soviétique. L'auteur accepte d'emblée les arguments de la gauche américaine, que ce sont les Américains qui ont poussé les Soviétiques à être agressifs. C'est un argument simpliste qu'il est d'ailleurs difficile de soutenir. Il n'est point question ici de relancer le débat sur les origines de la guerre froide. Mais dans la mesure où l'auteur cherche à convaincre, il devrait au moins faire un effort d'objectivité. Reconnaissons d'ailleurs que tout progrès futur dans la limitation des armements et la diminution du danger nucléaire dépendra autant d'un effort de la part des Soviétiques que des Américains et d'une volonté politique de ne plus se menacer militairement. La tâche principale de l'Occident est de défendre ses intérêts plutôt que de chercher à menacer ou à plaire aux Soviétiques. Mettre la responsabilité sur le dos uniquement des Américains rend service aux Soviétiques, mais pas à la paix mondiale.

Malgré ses lacunes, qui sont d'ailleurs assez sérieuses, l'ouvrage de Malcomson mérite d'être lu. Il nous permet de comprendre

combien il est facile d'être induit en erreur à l'ère nucléaire.

Stanislav KIRSCHBAUM

*Département de science politique
York University, Collège Glendon, Toronto*

MARTIN-PANNETIER, Andrée. *La défense de la France : indépendance et solidarité*. Paris & Limoges, Éditions Charles-Lavauzelle, Coll. « Forces », 1985, 334 p.

Le livre de Mme Martin-Pannetier est une très bonne présentation, bien construite et bien documentée, de la politique française de Défense depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Les commentaires et explications représentent 248 p. ; le reste regroupe les diverses annexes : textes de base, traités, statistiques, etc... Ce qui a le mérite de ne pas couper le fil de l'exposé, tout en constituant, *in fine*, une sérieuse documentation de base.

L'exposé lui-même comprend trois parties, à la fois thématiques et historiques : la France menacée, la France indépendante, la France solidaire.

La « France menacée » étudie et la menace directe, laquelle est soviétique, et les menaces indirectes : subversion, terrorisme, pacifisme et neutralisme, dépendances en énergie et matières premières, risque islamique, déclin démographique.

La « France indépendante » analyse les diverses options et les moyens : humains, techniques, et... financiers.

Quant à la « France solidaire », c'est l'étude essentiellement de la défense ouest-européenne, donc des relations avec l'OTAN et, en particulier, avec les États-Unis.

Le tout s'enchaînant parfaitement, même si la lecture requiert un lecteur au fait des problèmes militaires. Mais cette lecture aide à comprendre certains aspects de la politique française, conçue par de Gaulle et poursuivie par tous ses successeurs, y compris les oppo-

sants d'alors, venus au pouvoir. Il y a là un rassemblement « *post mortem* » autour des idées du Général ; ce qui peut paraître surprenant, mais il ne faut pas oublier que, de 1924 à 1939 ; de Gaulle avait autant – et peut-être même plus – d'audience à gauche qu'à droite.

Deux grandes dominantes dans cette politique : la dissuasion du faible au fort et le sanctuaire national. La première justifie l'existence d'une force nucléaire autonome, plus faible certes que celle de l'URSS, mais qui, étant employée contre des zones de fort peuplement de l'ennemi, amènerait celui-ci à réfléchir sérieusement avant d'attaquer. La seconde justifie le retrait, non de l'OTAN, comme on le croit généralement, mais de l'appareil militaire de cette organisation ; bien qu'une participation à la défense européenne soit envisagée (et des exercices communs France-Otan ont lieu régulièrement), seul le territoire national et ses glacis sont considérés comme vitaux. La France ne veut ni être entraînée dans une guerre qui ne la concernerait pas directement, ni être considérée comme un simple théâtre d'opérations, plus ou moins secondaires, en cas de guerre généralisée. L'expérience de 1940-1944 est encore dans les esprits et le processus occupation-libération est considéré comme à exclure, alors que les États-Unis, évidemment moins concernés, semblent l'envisager sans trop de difficultés...

Notons, incidemment, puisque le sujet est d'actualité, le rétablissement, par Mme Martin-Pannetier, de certains faits concernant les essais atomiques français en Océanie et dont se plaignent Australie et Nouvelle-Zélande. Mururoa est... à 4,200 kms de la dernière et à 6,000 kms de la première ; ce n'est pas la porte à côté et cela peut faire croire que certaines protestations ne sont pas dues uniquement aux risques nucléaires... (ce qui n'excuse pas l'opération « *Rainbow warrior* », mal conçue et – chose pire en politique – mal exécutée).

Mais, outre cette compréhension des problèmes français, le livre de Mme Martin-Pannetier peut nous amener à quelques réflexions en ce qui concerne le Canada, notamment pour les diverses menaces de dé-